

lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée, le sceptre devait être ôté de Juda?

... Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

IX.

La généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'Ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de JÉSUS-CHRIST, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui regarde de près, voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.

X.

... Reconnaissez donc la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

¶ JÉSUS-CHRIST ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est pas fils de Joseph, pour laisser les méchants dans l'aveuglement.

XI.

Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur : ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

¶ Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre?

¶ On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres.

CHAPITRE XXII.

[Que l'homme ne peut connaître Dieu et se connaître soi-même que par Jésus-Christ, et qu'en dehors de Jésus-Christ, médiateur et réparateur, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir. — Le Mystère de Jésus.]

I.

Première partie : Misère de l'homme sans Dieu.

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement, Première partie : Que la nature est corrompue. Par la nature même.

Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture.

¶ Préface de la seconde partie : Parler de ceux qui ont traité de cette matière.

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature.

Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise, s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain que ceux qui ont la foi vive dans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les

peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres; dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune ou des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché; et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.*

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent. Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, *comme le jour en plein midi.* On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus.*

¶ Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments; c'est la part des païens et des

épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède : c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

¶ Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir.

¶ La connaissance de Dieu sans celle de sa misère¹ fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de JÉSUS-CHRIST fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

¶ Tous ceux qui cherchent Dieu hors de JÉSUS-CHRIST, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne

¹ Sa misère, ne peut point évidemment se rapporter à Dieu, mais à l'homme, qui est sous-entendu; le sens est : Celui-là qui connaît Dieu, mais ne connaît point sa propre misère, est orgueilleux.

trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur : et par là ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

¶ *Dieu par Jésus-Christ.* — Nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST. Sans ce médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu; par JÉSUS-CHRIST, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans JÉSUS-CHRIST, n'avaient que des preuves impuissantes. Mais pour prouver JÉSUS-CHRIST, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et ces prophéties étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant la preuve de la divinité de JÉSUS-CHRIST. En lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu, ni enseigner une bonne doctrine ni une bonne morale. Mais par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, on prouve Dieu, et on enseigne la morale et la doctrine. JÉSUS-CHRIST est donc le véritable Dieu des hommes.

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu n'est autre chose que le réparateur de notre misère. Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés.

Quia non cognovit per sapientiam, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere.

¶ Non-seulement nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par JÉSUS-CHRIST. Nous ne connaissons la vie, la mort que par JÉSUS-CHRIST. Hors de JÉSUS-CHRIST, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi sans l'Écriture, qui n'a que JÉSUS-CHRIST pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature.

¶ Sans JÉSUS-CHRIST, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec JÉSUS-CHRIST, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir.

¶ Sans JÉSUS-CHRIST le monde ne subsisterait pas, car il faudrait ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer.

LE MYSTÈRE DE JÉSUS ¹.

I.

Jésus souffre dans sa passion les tourments que

¹ Ce morceau a été publié pour la première fois par M. Faugère. Il se trouve à la page 87 du cahier autographe. — On a de Jacqueline Pascal une méditation du même genre intitulée : *Le Mystère de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Cet écrit a été publié par M. Cousin, *Jacqueline Pascal*, p. 122 et suiv. ; et par M. Faugère, *Lettres. Opuscules*, p. 157 et suiv. — Le texte, ou plutôt la copie du ~~texte~~ original, se trouve dans le ms. du *Suppl. français*, n° 1487.

lui font les hommes; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbavit semetipsum*. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment. Il les prie de soutenir un peu avec lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non-seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit, et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé, et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus, au milieu de ce délaissement universel, et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes; et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude; et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme.

Jésus, les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos.

Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus. Processit.* (Joannes.)

Jésus a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

Jésus, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission; et deux fois qu'il vienne s'il le faut.

Jésus dans l'ennui. Jésus voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père.

Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime et... puisqu'il l'appelle ami.

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps.

II.

Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente : je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles ; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que JE fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

C'est mon affaire que la conversion : ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture ; par mon esprit dans l'Église, et par les inspirations ; par ma puissance dans les prêtres ; par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas ; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel ; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait,

et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis, est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés, et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

Seigneur, je vous donne tout.

Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto.*

Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver et terre.

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

III.

Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à JÉSUS-CHRIST juste. Mais il a été fait péché par moi ; tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi, et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aïlle à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus juste raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

IV.

Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous de-

vez l'attendre ; mais au contraire en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.

V.

Sépulcre de Jésus-Christ. — JÉSUS-CHRIST était mort, mais vu, sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre.

JÉSUS-CHRIST n'a été enseveli que par des saints.

JÉSUS-CHRIST n'a fait aucun miracle au sépulcre.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

C'est là où JÉSUS-CHRIST prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la passion et de la rédemption.

JÉSUS-CHRIST n'a point eu où se reposer sur la terre qu'au sépulcre.

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre.

VI.

Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler, car je ne veux pas que tu manques de conducteur. Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies. — Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais ; ne t'inquiète donc pas.

VII.

Ne te compare pas aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compare-t'y. Mais qu'y compareras-tu ? sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si

c'est moi, tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout.

VIII.

Il me semble que JÉSUS-CHRIST ne laissa toucher que ses plaies, après sa résurrection : *Noli me tangere*. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.

IX.

... Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église.

X.

« Priez, de peur d'entrer en tentation. » Il est dangereux d'être tenté ; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas.

Et tu conversus confirma fratres tuos. Mais auparavant, *conversus Jesus respexit Petrum.*

Saint Pierre demande permission de frapper Malchus, et frappe devant que d'ouïr la réponse ; et JÉSUS-CHRIST répond après.

XI.

JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice ; car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste.

XII.

La fausse justice de Pilate ne sert qu'à faire souffrir JÉSUS-CHRIST ; car il le fait fouetter par sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes. Ils font de bonnes œuvres et de méchantes pour plaire au monde, et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à JÉSUS-CHRIST ;

car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent¹.

CHAPITRE XXIII.

[Sur les miracles.]

Miracle. — C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie; et non-miracle, est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi, ceux qui guérissent par l'intervention du diable ne font pas un

¹ Les Pascal, les Rancé, ces purs et francs chrétiens, croyaient avant tout à Jésus-Christ dans le christianisme, à un Dieu-homme ayant exactement souffert comme eux et plus qu'eux, ayant sué la sueur d'agonie dans tous ses membres, et l'essuyant de leur front : de là leur force. Quand Pascal arrive à parler de Jésus-Christ dans son livre, il ne tarit plus : il tient du coup le centre et la clef, l'explication de la misère humaine aussi bien que le fondement de toute grâce; les paroles magnifiques et précises qu'il emploie ne sauraient même se citer hors de place sans se profaner. C'est pour n'avoir pas senti, pour avoir insensiblement oublié à quel point et à quel degré de réalité Pascal croyait à Jésus-Christ, au Dieu homme et Sauveur, qu'on a voulu faire de lui un sceptique. Certes il eût été sceptique sans sa croyance à Jésus-Christ, et cela vous semble peu de chose, parce que, si nous n'y prenons garde, nous devenons sujets, tous tant que nous sommes, en parlant beaucoup de christianisme, à ne plus bien savoir ce que c'est que Jésus-Christ au sens réel et vivant où il le prenait.

Qu'on veuille encore une fois se représenter l'état vrai de la question : des deux puissances qui sont aux prises chez Pascal et dont l'une triomphe, il en est une que nous comprenons tout entière, que nous sentons toujours et de mieux en mieux, le scepticisme; et quant à l'autre, quant au remède pour lui souverainement efficace et victorieux, nous sommes de plus en plus en train de l'oublier, ou du moins de le transformer vaguement, de n'y pas attacher tout le sens effectif : de là nous nous trouvons induits, en jugeant Pascal, à transporter en lui le manque d'équilibre qui est en nous, à le voir plus en doute et plus en détresse qu'il n'était réellement sous ses orages.

(Sainte-Beuve.)

miracle; car cela n'excède pas la force du diable¹.

¶ Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs par celui qu'il exerce sur les corps.

I.

Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles.

Il y [en] a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont, au contraire, fondement. Or il faut que la règle qu'il nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.*, XVIII [22], et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, *Deut.*, XIII [4]; et JÉSUS-CHRIST une.

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine. Si les miracles règlent la doctrine, pourra-t-on persuader toute doctrine? Non; car cela n'arrivera pas².

¶ ... Dans le Vieux Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le Nouveau, quand on vous

¹ « Si quelquesfois la Providence divine a passé par dessus les règles auxquelles elle nous a nécessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser : ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires, marquez d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impiété d'essayer à représenter, et que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec estonnement; actes de son personnage, non pas du nostre. »
(Montaigne.)

² Cette phrase, qui achève la pensée de Pascal, se trouve dans le ms. à la page 475.